

KEBIR-MUSTAPHA AMMI

MARDOCHÉE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

LE PARTAGE DU MONDE (« Frontières »), 1999.

FEUILLE DE VERRE (« Scripto »), 2004.

Aux Éditions Gallimard

LE CIEL SANS DÉTOURS, *roman*, 2007.

LES VERTUS IMMORALES, *roman*, 2009.

Chez d'autres éditeurs

THAGASTE, Éditions de l'Aube, 1999; « L'Aube Poche », 2002.

SUR LES PAS DE SAINT AUGUSTIN, Presses de la Renaissance, 2001.

LA FILLE DU VENT, Éditions de l'Aube, 2002.

ALGER LA BLANCHE, *théâtre*, Éditions Lansman, 2003.

HALLAJ, MARTYR MYSTIQUE DE L'ISLAM, Presses de la Renaissance, 2003.

ABD EL-KADER, Presses de la Renaissance, 2004.

APULÉE, MON ÉDITRICE ET MOI, *roman*, Éditions de l'Aube, 2006.

MARDOCHÉE

KEBIR-MUSTAPHA AMMI

MARDOCHÉE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Pour Nawal et Wanis

Étranger,
Sauf en ce lieu oublié
où se meut l'ardeur d'être ici.

LORAND GASPARD,
Étranger

I
MASQUES

Je m'appelle Mardochée. J'ai décidé, ce 29 novembre 1886, de consacrer le peu de forces qu'il me reste à dire pourquoi j'ai accepté de servir Joseph Aleman et comment, ce faisant, la roue de l'infortune s'est emballée pour me conduire là où je suis aujourd'hui. La route de cet homme n'était pas faite pour croiser la mienne, rien ne me destinait à quitter Mogador où je suis né vers 1830, mais se mêla de mes affaires une main invisible qui changea le cours de ma vie. (Je m'étais certes déjà rendu en Palestine, en novembre 1848, mais c'était à seule fin de parachever ma connaissance des saintes écritures. Car je revins au Maroc, sans atermoiements, quelque vingt mois plus tard, pour me tourner vers les affaires, persuadé que nul autre voyage ne me tiendrait durablement éloigné de cette terre.) Je me lançai dans le négoce et vis croître mes biens, en moins de temps qu'il ne le faut d'ordinaire, pour la plus grande joie du vieux Iaïs Abi Serour qui n'aurait que passablement apprécié que l'aîné de ses fils opte pour une autre voie. J'exerçai, à l'occasion, l'art que l'islam interdit à ses adeptes d'exercer et me fis usurier, permettant ainsi à mes biens de prospérer et à autrui d'en tirer profit. Ma condition de Juif

me permettait de faire ce métier, sans être contraint de me cacher. Puis le désir que prospère encore ce que j'avais bâti me fit franchir, en m'armant de courage, et d'audace surtout, les frontières des royaumes voisins du nôtre. Je fus le premier de ma race, comme l'on disait alors, à entrer à Tombouctou qui n'était pas dénuée de dangers, mais je détournai les périls en usant, à bon escient, de ruse. Dans ces terres qui regorgeaient de richesses, j'ajoutai une corde à mon arc en pratiquant le commerce — la traite des hommes — qu'aucune morale à cette époque ne réprouvait.

Cela me rapporta des sommes colossales et aurait pu me rapporter plus encore si j'avais accepté de rester au cœur de cette Afrique que des aventuriers, surgis de tous les horizons, pillaient sans trêve, mais j'avais besoin, comme toujours, de revenir vers la source, le lieu qui m'a vu naître. Le temps fit ensuite son œuvre et il fut l'heure pour moi de prendre une épouse : tout père eût aimé voir mon cœur incliner en direction de sa fille, mais je choisis Rachel sans hésiter. Nous venions d'avoir, elle dix-huit ans et moi un peu plus de trente. La noce fut flamboyante : Mogador, où les miens s'étaient établis dans la nuit des temps, nous fit la fête pendant trois jours et trois nuits.

J'ignorais que le sort, qui aime à se jouer du destin des hommes, manquerait de m'être toujours favorable ; je dépensais sans compter, trop confiant dans ma bonne étoile, puisque que rien, m'étais-je convaincu sans preuve, ne pouvait contrarier la bonne marche de mes affaires. La chance me souriait, je vécus comme vivent les princes, je ne vis pas venir les temps durs. L'alcool, les femmes et le jeu furent d'excellents fossoyeurs pour achever d'enterrer l'homme qu'il m'avait plu d'être jusqu'alors. Un jour vint

et ce qui fut ne pouvait plus être : de vieilles guenilles s'employaient, sans lassitude, à me couvrir le dos. Il n'y eut plus trace, du jour au lendemain, du Mardochée que ses contemporains avaient côtoyé jusque-là.

Le vieux Iaïs Abi Serour ne fut pas témoin de cette disgrâce, le ciel l'avait rappelé à lui juste à temps pour lui épargner d'assister à cette descente aux enfers à laquelle j'avais été condamné. Il avait placé en moi tant d'espoirs ! Les portes se fermèrent brusquement, les amis d'hier ne me reconnaissant plus. D'aucuns juraient leurs grands dieux qu'ils n'avaient aucune idée de l'homme que je pouvais être. Puis celui-là tomba encore plus bas que terre et devint l'exemple qu'il convenait de ne pas suivre. Les commentaires n'avaient plus pour but que de me faire prendre notre pays en aversion pour que je m'en éloigne au plus vite.

Par chance, M. Baumier se trouva sur ma route. Je dis *par chance* car les chrétiens, à cette époque, n'étaient pas en odeur de sainteté, peu d'entre eux avaient le droit de séjourner chez nous. On avait pris l'habitude, à juste titre, de se méfier de ces gens, puisqu'ils œuvraient souvent à la solde des nations — chrétiennes comme eux — qui ne faisaient pas mystère de convoiter le Maroc.

M. Baumier jouissait, lui, du privilège qui autorise, même en temps de guerre, les représentants officiels d'un État de résider, sans s'inquiéter, mais au sein d'un périmètre restreint, sur le sol d'une terre ennemie. Il faisait fonction de consul de France au Maroc, dans notre bonne vieille ville.

Il me reconnut, m'ayant déjà vu dans une autre vie, lorsque je le croisai, par inadvertance, non loin du port, où il aimait à se rendre les jours de marché. Il s'étonna — c'est

son mot — que l'homme que la bonne société de Mogador célébrait à tout va fût tombé si bas et que nul ne s'en préoccupât. Il continua son chemin, mais il se retourna par deux fois pour s'assurer que j'étais bien ce pauvre diable que des hardes avaient le plus grand mal à vêtir : il m'avait connu attifé avec un autre soin, la métamorphose était bien trop brutale.

Nous n'étions pas des intimes, l'homme ne se liait qu'avec parcimonie, n'ayant pas la fâcheuse manie de ceux qui vous tapent sur l'épaule, lorsque même ils ne vous connaissent que de la veille, mais nous avons partagé quelques conversations, dans un passé somme toute récent, et cela avait créé des liens entre nous. J'avais dîné à trois reprises au moins chez lui et rencontré, à chacune de ces occasions, outre sa femme, avenante et pleine de charme, des gens de qualité que cet homme rare se plaisait à mettre en avant.

Je le vis disparaître au bout de la rue, loin de me douter que j'aurais bientôt de ses nouvelles : rien n'indiquait qu'il n'avait en tête que de retourner au plus vite au consulat pour m'envoyer chercher ; l'usage, plus que le protocole, ne lui permettait pas de s'adresser à un misérable comme moi. Peu après, une estafette s'arrêta pile devant moi, avec ces mots :

— Le consul veut te voir !

Le ciel me tomba sur la tête. Mais je m'abstins de demander s'il n'y avait pas erreur sur la personne. Je suivis l'estafette, puisque je n'avais rien à perdre, sans mot dire. Le consul, en personne, flanqué de sa délicieuse épouse, m'attendait, de fait, à l'entrée d'une splendide demeure,

sous un porche auquel conduisait un chemin bordé d'arbustes et de fleurs que ce voyageur devant l'éternel, M. Baumier, avait ramenés de ses nombreux voyages en Asie. J'hésitai à franchir le seuil de cette glorieuse bâtisse, de crainte d'en souiller le sol.

— Accepteriez-vous de mettre vos compétences au service de la Société de géographie ? me demanda plus tard M. Baumier.

— Et pourquoi refuserais-je ?

Je n'eus pas besoin qu'il m'assure que c'était une honorable maison, j'avais hâte de me rendre utile. Je devais sillonner le Maroc méridional pour en décrire les paysages avec autant de détails que je le pouvais. Ce que je fis pendant trois bons mois. Il me plut de donner la preuve qu'on avait eu raison de me recruter. Mes missions furent une totale réussite, de l'avis de ceux qui s'étaient attachés mes services.

— Vous êtes une perle rare, Mardochée, n'avait de cesse de me congratuler M. Baumier.

Auréolé de cette gloire, je me rendis à Paris, peu après, en 1870, pour améliorer mon sort, avec force lettres de recommandation. Je devais y rencontrer le docteur Cosson qui tenait M. Baumier en très haute estime : il s'empressa de me confier des missions bien rétribuées.

Les choses allèrent d'abord comme on ne peut que l'espérer. Puis de mieux en mieux. Je crus même que j'allais faire carrière dans la capitale française tant la chance semblait me sourire : le succès carillonnait, sans cesse, à mon passage, il ne s'employait qu'à couronner chacune de mes sorties.

Je disposais, dans cette ville, de ce qui donnait toutes raisons à un homme de remercier le sort de lui être, après coup, si favorable. Je caressai, un temps, la tentation de m'établir là définitivement. Je m'installai dans une chambre, au 25 de la rue de Miromesnil, et m'empressai d'oublier la déveine qui, il y a peu, à Mogador, n'avait eu de cesse de me coller au paletot. Je n'eus jamais à souffrir, en cette année 1871, de ma condition de Juif, et n'eus jamais à le cacher, quand nombre de gens de notre race n'étaient pas, loin s'en faut, aussi bien lotis que moi en France.

Mes employeurs, qui se félicitaient de ce que j'étais une excellente recrue, laissaient entendre que j'allais non pas gravir les échelons mais brûler les étapes pour jouir, comme il se doit, d'une promotion à la mesure de mes talents.

Rachel se tenait prête à me rejoindre, je la priais de brider son impatience, jusqu'au jour où le nouveau directeur de la Société de géographie m'annonça, certes en y mettant les formes, que mes travaux ne répondaient pas à ce qu'on attendait de moi. Mon origine, je le compris, sans exiger de preuves, n'était pas étrangère à cette décision.

C'était peu de temps avant les événements qui ébranlèrent, comme chacun sait, la France. Je me retrouvai, du jour au lendemain, à la rue et vécus à la belle étoile. Trois mois s'écoulèrent ainsi. Qu'espérais-je ? Je ne le sus jamais.

Je ne me souciais que d'empêcher Rachel, dans d'interminables lettres, de soupçonner à quoi j'étais réduit. Je plaisantais même certaines fois, ou décrivais, sur un ton badin, une scène de la vie parisienne, mais je connaissais bien ma femme, je savais cela inapte à résorber entièrement son anxiété. Sa nature était ainsi faite, je ne pouvais pas influencer sur elle avec des mots. Elle n'osait pas dire

qu'elle était soucieuse, elle s'employait à paraître enjouée, mais ses lettres trahissaient ce qu'elle s'efforçait de me dissimuler.

Le travail, expliquais-je, m'occupait comme je ne l'avais pas cru capable de m'occuper et les journées, de ce fait, étaient bien courtes, vingt-quatre heures permettant à peine, à qui veut en faire le meilleur usage, dans une métropole comme Paris, de manger, dormir et travailler.

Cela eut d'abord l'air de la convaincre. Mais elle m'écrivit une longue lettre, quelque deux mois plus tard, pour me conjurer de renoncer à ce travail qui me prenait tout mon temps et de revenir. Je lui répondis alors, en poussant plus loin encore l'imposture, que je ne pouvais renoncer à cet emploi sans mettre ma carrière en péril ! Je décrivais des employeurs ombrageux qui s'emportaient pour un rien et qui, trop fiers, n'accepteraient jamais d'un employé qu'il les laisse au milieu du gué : ils le poursuivraient de leur hargne et lui feraient payer par le centuple ce qu'il aurait eu l'impudence de commettre !

J'avais un peu d'argent, que je lui envoyais à la fin de chaque mois, je ne lui laissai pas soupçonner que je l'avais mis de côté, du temps où je percevais un salaire. J'espérais toujours retrouver un emploi digne de ce nom, tandis que je voyais, la mort dans l'âme, s'amenuiser irrémédiablement mes économies.

Puis un jour vint où mon escarcelle, qui avait connu des moments de gloire, ne comptait plus l'ombre d'un seul sou vaillant. Je rasais les murs et dormais sous les ponts. J'en eus assez ensuite de traîner mes guêtres dans la capitale française et résolu de retourner dans le pays des miens, pour mettre ainsi fin à cette vie qui ne rimait à rien. Je

bradai les quelques biens que je possédais avec l'espoir que cela me permît de regagner le Maroc sans recourir à la charité de quiconque.

Mais je différâi l'heure de me présenter devant mon épouse, je n'avais pas la force de lui donner à voir ce que la vie avait convenu de faire de son homme. La porte s'ouvrit ensuite et Rachel se jeta sur moi, sans le moindre reproche, pour me serrer fort contre sa poitrine, persuadée qu'elle pouvait masquer ainsi ses sanglots : elle continuait de croire, avec une foi inébranlable, que je pouvais encore repartir du bon pied. Alors quoi? Je me réinstallai à Mogador avec une maigre collection de breloques que j'avais pris tant de soin à rapporter avec moi, des colifichets d'une bien médiocre valeur marchande dont je ne pouvais me défaire et que j'avais amassés au cours d'un inutile exil.

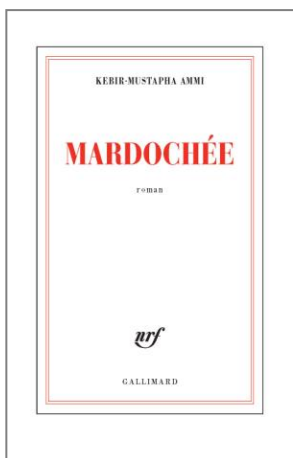
J'essayai, le lendemain, et les jours qui suivirent, de reprendre pied, je serrais Rachel dans mes bras et m'épuisais en promesses. Je nourrissais le projet de retourner voir M. Baumier. Mais comme une malchance arrive rarement seule, j'appris que mon protecteur, le consul de France, M. Baumier, avait eu la mauvaise idée de mourir à l'instant où je retrouvais le sol natal.

Je ne peux dire qu'Alger s'imposa tout naturellement, cela serait contraire à la vérité, je fus des semaines sans savoir ce que j'allais faire de ma vie. Puis une voix, celle de M. Baumier, surgissant d'outre-tombe, me remit en mémoire que cet excellent homme brossait un tableau idyllique de cette ville appelée, selon ses dires, à devenir le cœur du continent. C'est là, répétait-il avec constance, que j'irais, si la jeunesse n'avait pas lâchement déserté l'homme que vous avez devant vous! C'est une ville pleine de pro-

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 1^{er} avril 2011.
Dépôt légal : avril 2011.
Numéro d'imprimeur : 78714.*

ISBN 978-2-07-013329-1/Imprimé en France.

182227



Mardochée

Kebir-Mustapha Ammi

Cette édition électronique du livre
Mardochée de *Kebir-Mustapha Ammi*
a été réalisée le 05 avril 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133291).

Code Sodis : N48987 - ISBN : 9782072442490.

Numéro d'édition : 182227.